

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:  
Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . . 13.50  
Six mois. . . 26.00  
Un an. . . 50.00  
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. trois mois.  
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.  
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## HONTEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES.

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:  
Annonces: la ligne. . . 20 c.  
Réclames: . . . 30 c.  
Faits divers: . . . 50 c.  
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, Libraires, n° 8, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

### BOURSE DE PARIS

13 MARS	
(Service gouvernemental)	
3 0/0. . . . .	65 40
4 1/2. . . . .	93 25
Emprunts (5 0/0). . . . .	103 25
15 MARS	
3 0/0. . . . .	65 85
4 1/2. . . . .	93 25
Emprunts (5 0/0). . . . .	103 25
(Service particulier du Journal de Roubaix).	

Actions Banque de France	3890 00
» Société générale	575 00
» Crédit foncier de France	950 00
» Chemins autrichiens	700 00
» Lyon	952 00
» Est	555 00
» Ouest	610 00
» Nord	1180 00
» Midi	700 00
» Suez	765 00
6 0/0 Péruvien	73 5/6
Actions Banque ottomane (ancienne)	690 00
» Banque ottomane (nouvelle)	613 00
Londres cour	25 21
Crédit Mobilier	630 00
Turc	44 10

### DEPÊCHES COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix

Anvers, 15 mars, 2 h. 50, soir.  
Laines: Marché soutenu. Ventes 226 b. Diverses.  
Pétrole: Baisse. Disponible 30 à 30 1/2; courants 30 1/2; avril 30 1/2; mai 30 1/2 à 31; septembre 33 1/2; quatre derniers 34.

Marseille, 15 mars.  
Laines: Donksoi Cherson 220; Smyrne grises 140.  
Cotons: Maracaibo 180; Broach 160; Jumel 205 à 214; Tarsous 135.

Havre, 15 mars, 11 h. 55 m.  
Cotons: Ventes 1,700 b. Marché calme. Fermes.  
Cafés: Vente 400 sacs. Rio 92.50.  
Laines: Fermes. Vente 73 b. Buenos-Ayres et 215 b. Monte-Video, à 267.50.

Liverpool, 15 mars.  
Cotons: Ventes 12,000 b. dont 2,000 pour la spéculation. Importations 27,000 b. Marché inchangé.

Londres, 15 mars.  
Cafés et sucres: calmes.  
Laines: fermes.  
Soie: Très-calme.

New-York, 15 mars  
Change sur Londres, 4.82; change sur Paris, 5.20  
Valeur de l'or, 115 3/8  
Café good fair, 17 1/4  
Café good Cargoes, 18.  
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnets:

Havre, 15 mars.  
Cotons: Ventes 2,000 b. Marché très-ferme. Surats livrables recherchés.

Liverpool, 15 mars.  
Cotons: Ventes 1,200 b. Marché inchangé.

New-York, 15 mars.  
Coton: 16 1/4. Recettes du premier jour 7,000 b.

### ROUBAIX 15 MARS 1875.

### Bulletin du jour

Le programme du nouveau cabinet n'est que le minimum de ce qu'attendaient les républicains. Aussi ceux d'entre eux qui ne s'en montrent pas ouvertement furieux rongent leur frein, et l'on peut dire que le mécontentement parmi eux est à son comble. Déjà, avant l'annonce de tout programme, ils avaient vu non sans chagrin leur candidat au ministère de l'Intérieur, M. le duc Pasquier, rayé de la liste. Pour le duc Pasquier ils auraient laissé passer sans un murmure tous les de Meaux possibles: donnez-nous seulement Pasquier, nous vous faisons quittes du reste. Et le duc, soit qu'il se soit dérobé à l'honneur périlleux de servir les rancunes anti-bonapartistes, soit qu'on l'ait mis dans le cas de n'y pas prétendre, est aujourd'hui, comme on sait, simple duc comme devant. Mais ses nouveaux amis veulent, coûte que coûte, lui faire une position. La succession de M. Buffet à la présidence de l'Assemblée est ouverte, on s'est arrangé pour la lui assurer. Voici la dépêche de l'agence Havas qui nous communique la résolution des gauches à ce sujet:

Paris, 14 mars, 8 h. 10, s.  
Les bureaux de la gauche ont adopté aujourd'hui à l'unanimité la candidature de M. d'Audiffret, dont l'élection présidentielle est conséquemment certaine.

Les bureaux de gauche espèrent que le centre droit votera pour M. Duclerc comme vice-président, mais ils n'ont pas fait de cela la condition de leur vote pour M. d'Audiffret.

Dans la réunion de l'extrême gauche, M. Gambetta a soutenu vivement la candidature de M. d'Audiffret en faisant ressortir sa signification anti-bonapartiste et la nécessité de ne pas se séparer du centre droit.

Cette dépêche dit assez que la fin de non-recevoir opposée par le cabinet Buffet-Dufaure, aux idées persécutées et inquisitives dont est animée contre l'impérialisme, la majorité du 25 février, a suscité chez celle-ci un désir de revanche qu'elle satisfiera d'abord en asseyant M. d'Audiffret-Pasquier dans le fauteuil de la présidence, sauf à accentuer davantage son opposition à la première occasion. Le programme ministériel n'est qu'un petit monstre, on se promet bien de le précipiter du mont Taygète l'un de ces jours et de lui casser le cou parlementaire ou autrement.

Et, chose prévue, ce monstre pour les uns a fait sur les autres l'effet d'un ange apparaissant en un ciel qui s'annonçait à l'orage. Cette apparition inattendue a été jugée par une portion respectable de

l'Assemblée l'avant-coureur possible d'un déplacement de majorité qui se ferait contre ceux qui nous ont mis en république. En effet, d'après nos correspondances, un certain nombre de députés convoqués par M. de Clercq se sont réunis hier dans un bureau de l'Assemblée. Ils ont examiné s'il y avait lieu de former un groupe nouveau destiné à servir de point d'union entre toutes les fractions conservatrices de la chambre et à appuyer la politique énergiquement affirmée dans le programme du cabinet. Après une discussion à laquelle ont pris part MM. de Clercq, le général Robert, Courbet-Poulard, Méplain, Alfred Giraud, Gaslonde, de Trévenenc et de Fourtou, la réunion, à une grande majorité, a été d'avis qu'il y avait lieu de se constituer, et elle s'est ajournée à lundi afin de procéder à la nomination des membres de son bureau.

Que la tentative en question ait quelque chance d'aboutir, c'est ce que les événements nous apprendront assez. En les attendant, nous avons tenu à faire remarquer les deux courants d'opinion que le programme a créés sur les bancs législatifs et qui ne tarderont pas à engendrer les grosses difficultés auxquelles le nouveau ministère est sûr de se trouver aux prises avant longtemps.

Il nous vient aujourd'hui de l'étranger une grave nouvelle dont les journaux anglais s'entretiennent tout à l'aise et qui a reçu le confirmatif du *Journal des Débats*.

M. de Bismark, non content de bâillonner et de persécuter l'Eglise catholique dans les Etats Allemands, a fait faire près de la Chancellerie italienne une démarche, laquelle serait ni plus ni moins une notification à l'Italie d'avoir à faire taire le Pape. La réponse de Victor-Emmanuel à ces étranges exigences paraît avoir été faite dans les sens des traités existants, en sorte que Bismark, pour la première fois, vient de rencontrer un allié qui refuse de le suivre jusqu'au bout. Inutile d'ajouter qu'une pareille résistance a jeté un véritable émoi à Berlin, où on ne pensait pas sans doute que Victor-Emmanuel pût être autre chose qu'un Carteret humble et fidèle!

Le *Daily Telegraph* rit au nez de Bismark de son échec. Nous allons probablement en voir de belles.

JULES ARMELE.

On lit dans le *Français*:  
« Le caractère si nettement conservateur de la déclaration ministérielle a amené une réelle détente dans les groupes de la droite, et on y est généralement disposé à répondre à l'appel du cabinet. Toutefois, chez quelques-uns, il y a encore une propension chagrine à juger tous les actes du gouvernement, non d'après les nécessités de la situation actuelle, mais d'après un idéal qu'on n'a jamais atteint et qu'on n'atteindra jamais. Il faut bien se rendre compte que, depuis le 16 Mai, l'axe de la majorité a été déplacé. La responsabilité en incombe à ceux qui ont fait le vote du 16 mai. Il convient donc de savoir gré au gouvernement des efforts qu'il fait pour empêcher une dérivation à gauche, sans lui en trop vouloir de certaines concessions secondaires qu'il lui faudrait subir. De plus, s'il ne saurait convenir à la dignité et à la sincérité des hommes de droite de jouer la même comédie que la gauche, qui feint toujours d'être victorieuse alors même qu'elle est battue, est-il sage et habile

de s'attacher à paraître toujours plus vaincu ou moins vainqueur qu'on ne l'est en réalité. C'est une façon singulièrement naïve et maladroite d'aider le jeu de ses adversaires. »

### CHRONIQUE

L'empereur du Brésil, qui vient d'être élu membre correspondant de l'Académie des sciences, n'est pas le premier souverain qui ait fait partie de ce corps savant. On sait que Napoléon 1<sup>er</sup> fut élu en 1798, quand il n'était encore que le général Bonaparte. S'il n'y alla pas souvent, il aimait du moins à causer avec ses confrères, et à l'occasion, des matières dont il s'occupait. Le spirituel chroniqueur du *Journal de Bruxelles*, V. F., raconte, d'après les *Souvenirs* d'Arnault, l'une de ces conversations:

« Un des confrères de l'empereur à l'Académie, l'illustre Cuvier, aimait à parler de sciences naturelles, ce qui se comprend sans peine; il en parlait bien, mais un peu longuement. Un jour qu'il faisait partie d'une députation de l'Institut venue à Saint-Cloud pour complimenter l'empereur, à peine celui-ci l'eut-il aperçu qu'il alla droit à lui: « Bonjour, monsieur Cuvier, lui dit-il du ton le plus gracieux, je suis bien aise de vous voir. Qu'avez-vous fait la semaine dernière à l'Institut? — Sire, nous nous sommes beaucoup occupés du sucre de betterave — Ah! c'est bien! Et l'Institut pense-t-il que le sol de la France soit propre à la culture de la betterave? »

« Pour répondre à cette question, aussi simple que nettement posée, Cuvier, en véritable savant, entama une discussion géologique sur le sol, puis passa à l'histoire naturelle de la betterave, et quand il vint à ses conclusions, l'empereur n'eût pas plus de temps. C'est à merveille, monsieur Cuvier, lui dit-il, mais l'Institut pense-t-il que le sol de la France soit propre à la culture de la betterave? »

« Le savant, jugeant qu'une préoccupation quelconque avait distrahit l'attention de l'empereur, reprit sa dissertation *ad hoc* et la continua jusqu'au bout. Napoléon, qui n'en demandait pas aussi long, se mit à penser de nouveau à autre chose; puis, quand Cuvier eut achevé, il le salua avec ces mots: « Je vous remercie beaucoup, monsieur Cuvier; la première fois que je verrai votre collègue Bertholet, lui demanderai si ces messieurs de l'Institut pensent que le sol de la France soit propre à la culture de la betterave. »

Les séances du conseil des ministres, interrompues par suite des événements, vont reprendre régulièrement. Le conseil se réunira trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, sauf les cas exceptionnels.

La Norvège, les Pays-Bas, et la Serbie, ont ratifié le traité d'Union générale des Postes.

Dix Etats, y compris la Suisse, ont ratifié jusqu'à présent le traité.

Le président des Etats-Unis ne professant pas la religion catholique, le Vatican a désigné l'archevêque de Baltimore pour accomplir la cérémonie de la remise de sa barrette au nouveau cardinal Mgr Mac-Closkey. Le chapeau et l'anneau cardinalistes seront remis par le Pape à

Mgr Mac-Closkey quand il viendra à Rome faire sa visite *ad limina*. On fait observer à ce propos que M. Fould était ministre d'Etat, assistait à cette cérémonie, sous Napoléon III, bien qu'il fut israélite.

La propagande de la foi profitera du départ de l'abbé Mgr Roncetti, qui se rend à New-York, pour lui confier une mission spéciale relativement aux affaires de la propagande aux Etats-Unis, principalement pour ce qui a trait à l'institution de nouveaux diocèses.

Nous recevons de Liège un petit volume assez étrange, intitulé *Les Caprices de l'hippogriffe*, qu'on vient de publier.

Il y a là dedans quarante-sept pièces de vers, « fruit, dit l'auteur, de vingt années de méditations poétiques; » le malheureux!

Une de ces pièces remonte au mois de novembre 1854. La dernière est datée de 1875. Nous en détachons à titre d'échantillon les deux vers suivants:

Dans l'infini ! bien loin ! Fuyons ! mais dans mon cœur,  
Soudain une voix crie: et ta mère? et ta sœur?  
La chute est heureuse, n'est-ce pas ?  
Quel dommage que la muse du poète soit si paresseuse !

### LETTERE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix

Paris, dimanche 14 mars.  
La réflexion n'a fait que confirmer les impressions de la première heure provoquées par la délibération du gouvernement: déception et colère plus ou moins énergiquement manifestées par les feuilles radicales; satisfaction mêlée de surprise exprimée par les journaux conservateurs.

Il y a cependant un fait qui nous étonne et dont il est difficile de se rendre compte: comment se fait-il que les organes du centre gauche se montrent plus particulièrement irrités des affirmations du gouvernement. MM. Dufaure, Léon Say, Wallon sont ministres; ils ont approuvé le manifeste qui a été délibéré en conseil; ils lui donnent avec leur approbation une puissante recommandation auprès de leurs amis. Comment dès lors expliquer que le centre gauche éprouve une irritation qu'il ne dissimule pas, tandis que l'extrême gauche affecte encore de garder des ménagements et ne retire pas son concours aux nouveaux ministres? Les gens du centre gauche se disent pourtant républicains conservateurs.

M. Buffet a évité de mettre dans sa déclaration le nom de la république; on le lui reproche avec vivacité. Mais là n'est pas le grief véritable. La grande faute de M. Buffet, au dire des républicains experts, c'est d'avoir interprété la parole du maréchal de Mac-Mahon et d'avoir reproduit son appel aux hommes modérés de tous les partis. Voilà ce qui blesse profondément les républicains de la veille. Ils parlent volontiers de république ouverte; mais c'est pour eux affaires de forme: au fond ils restent toujours les mêmes, intolérants et exclusifs. La république était un gâteau qu'ils voulaient manger seuls.

Il est certain que les conservateurs n'attendaient pas une déclaration aussi nette, aussi précise. C'est une déclaration de guerre au radicalisme, disait un député de la droite; et il serait vraiment

étrange, ajoutait-il, que ce manifeste tant désiré par les gauches, qui l'appelaient d'avance le ministère de la dissolution, devint réellement le ministère de combat que les conservateurs désiraient au lendemain du 24 mai.

Pour notre part nous l'espérons, car c'est ce ministère qui va préparer la dissolution, devenue inévitable par la mise en pratique de la Constitution. Les gauches vont évidemment réclamer avec ardeur la dissolution. S'il y avait eu au pouvoir des hommes qui fissent leurs affaires, elles auraient montré peu d'empressement à provoquer l'épreuve douteuse pour eux de l'élection du Sénat, car elles n'avaient voté le Sénat que pour avoir la république. A présent qu'elles comprennent que leurs agissements vont être surveillés et combattus, qu'une administration réactionnaire, comme elles disent, va continuer de gouverner le pays, elles ne peuvent plus fonder d'espérances que sur des élections générales qui doivent amener dans la future Assemblée une forte majorité républicaine. Elles vont donc pousser avec ardeur à la dissolution. Quant au ministère, par suite de sa déclaration, il est certain qu'il ne pourra se maintenir qu'en reconstituant à bref délai la majorité du 24 mai, et il nous semble qu'il y a quelque chose de fondé dans cette exclamation d'un député de la gauche pendant la séance de vendredi: « Mais, nous sommes roulés. »

Il n'est point exact que M. Dufaure ait promis de communiquer à la commission de l'enquête de la Nièvre les dossiers judiciaires; avant de donner une réponse définitive, il a déclaré qu'il voulait prendre lui-même connaissance de ces dossiers.

La sous-commission du 15<sup>e</sup> bureau qui est chargée d'examiner l'élection de M. Cazeaux a conclu par trois voix contre deux à une demande d'enquête. Il est bien possible que cette proposition ne soit pas ratifiée par l'Assemblée.

M. de Girardin a baptisé le nouveau ministère; il l'appelle « le ministère de Meaux. »

M. de Girardin, qui s'est fait républicain en devenant directeur de la France, est très-vexé que le maréchal n'ait pas suivi son conseil et n'ait pas choisi ses ministres en dehors de l'Assemblée. Qui sait, peut-être alors M. de Girardin aurait-il eu quelque chance d'être pourvu d'un portefeuille.

On assure que le maréchal aurait déclaré à un personnage politique qui l'interrogeait sur ses dispositions à l'égard de l'Assemblée: M. Buffet a toute la responsabilité, il aura aussi toute liberté d'agir. Ce qui prouve que le maréchal, sans se désintéresser complètement des choses parlementaires, entend ne plus intervenir jusqu'à nouvel ordre.

C'est véritablement fête aujourd'hui à Paris. Le soleil est chaud comme aux premiers jours de mai; toute la population parisienne se répand sur les boulevards et les promenades et va voir dans la campagne si les bourgeois commencent à pousser aux arbres. Malheureusement, comme contre-partie de ce printemps précoce, on signale un redoublement de l'épidémie de rhumes et de grippe qui sévit depuis quinze jours dans la capitale.

### ETRANGER

ESPAGNE. — Nous lisons dans le dernier numéro du *Bulletin de la Société des Officiers*:  
« Le 23 janvier, M. le lieutenant de

Feuilleton du Journal de Roubaix du 16 Mars 1875.

## LA FEMME

DU  
CAPITAINE AUBÉPIN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX

XI  
(Suite.)

— Je me rends à vos ordres, madame, dit-il avec respect.

— Je vous remercie, monsieur.

— Ils se regardèrent, comme ils ne l'avaient point fait dans leur courte et orageuse entrevue.

Et le regard d'Antonin se chargeait de pitié.

Quel changement ! Les années avaient passé sur lui; sur elle le chagrin sans trêve mordait encore.

— Je ne vous ai point prie de venir, dit-elle, pour vous faire constater ce que six années d'épreuves, de voyage et de maternité ont fait de moi.

Et un sourire mélancolique se dressa sur ses lèvres.

— Vous me reconnaissez encore, c'est déjà un résultat.

— J'ai beaucoup souffert, moi aussi, madame, dit-il avec conviction.

— Je le crois. Vous l'avez mieux supporté. Les hommes ont plus de force, ou peut-être de volonté, pour oublier.

— Nous devons alors en bénir Dieu, madame.

— Certes.

— Voilà une dureté imméritée.

— Vous êtes venu, le temps presse. Je vais vous apprendre le pourquoi de cet appel étrange.

— Oh ! dites, je vous en prie.

— Il y a six ans...

— Quoi ! vous allez parler...

— Du passé, oui.

— Vous le voulez ?

— Rendez-moi cette justice que c'est la première fois.

— Parlez, madame.

— Vous souvenez-vous de ceci, monsieur ? Quand il y a six ans, un billet écrasant de votre mère m'apprit à la fois son erreur, notre rupture et votre départ; je ne daignai pas même défendre.

— Il est vrai.

— Cela vous parut peut-être l'indice de ma culpabilité ?... Vous ne répondez pas... Ce n'était pourtant que la révolte immense de ma fierté.

— Madame !

— Aujourd'hui, j'ai tout autant d'orgueil, plus encore, parce que je suis mère. C'est pour mes enfants que je veux vous dire mon innocence.

Il essaya de l'arrêter. Elle continua avec énergie.

— En quelques mots, voici l'épilogue de ma triste histoire, il le faut. Vous lutiez pour notre mariage, contre la volonté de votre mère. Votre père, tardivement instruit de vos projets, avait également pris à tâche de le des contrecarrer. Ayant échoué près de vous, il essaya près de moi.

— Vous dites !...

— Attendez ! Si se présenta chez mon tuteur, sous un prétexte, me vit, m'étudia sans se nommer, et s'éloigna sans me donner l'ombre d'un soupçon sur son identité.

— Vous m'avez étonné et chariné, madame, par votre invitation inattendue.

— Vous étonner, je le supposais, en effet, monsieur; vous charmer... je n'y tâchais pas.

« Le lendemain même, il m'écrivit que votre vieux père, votre vieux père, entendez-vous ? souffrant, attristé, inquiet de la désunion que je faisais régner dans sa famille, me suppliait de venir vers lui, qui ne pouvait dans son

état de santé venir à moi, et qu'il espérait qu'une conciliation générale sortirait de cette paternelle entrevue.

— Mon tuteur absent ne pouvait ni me donner un conseil, ni m'accompagner. J'aurais voulu vous voir, vous consulter avant de me rendre à une invitation, que ma position, dépendante selon le monde, et l'âge du comte de Curnil rendaient acceptable.

— Par une fatalité de plus, vous ne vintes pas chez mon tuteur ce jour-là ni le jour suivant.

— Je me résolus donc assez à contre-cœur, quoique sans l'ombre de méfiance, à me rendre chez le comte, accompagnée de la femme de charge de la maison.

— Si Mme la comtesse de Curnil n'avait pas été si préoccupée en venant chez son mari, elle aurait aperçu l'honnête visage de cette vieille femme dans l'antichambre, qu'elle dut traverser deux fois.

— Le comte était seul et ne me parut pas souffrant. Je le reconnus, en outre, pour le mystérieux visiteur de l'avant veille, ce qui m'étonna et m'irrita en secret.

— Notre conversation fut bizarre; il me parla de votre avenir, me priant de ne pas l'entraver par un mariage prématuré et de votre affection pour moi,

sans toutefois m'engager à cesser d'y répondre.

— Il pensait que je devais attendre, patienter, ne pas brouiller le fils et la mère, avoir confiance en lui, le voir souvent et compter sur son amical intérêt.

— Il entremêlait ses conseils de compliments exagérés ou de silences subits qui m'embarrassaient.

— Je lui déclarai que, mon intention n'ayant jamais été d'entrer par force dans sa famille, je considérais ma conduite comme toute tracée et que j'attendrais des années et de votre affection la solution d'une union qui semblait si difficile à l'heure présente.

— Cette réponse si naturelle ne parut pas le satisfaire outre mesure. Il me demanda de ne pas vous arracher de nouvelles promesses avant votre départ.

— Peinée de cette recommandation blessante, j'affirmai n'avoir rien à vous demander, puisque vous seul aviez formé les projets qu'il m'était impossibles de réaliser, que vous seul m'aviez découverte dans mon obscurité; que vous seul alliez toujours au-devant de toutes mes prévisions.

— Il m'insinua toutefois, qu'il serait plus sage de ne pas vous revoir, car il jugeait, d'après ses propres impressions, que ma présence devait être in-

finiment dangereuse pour son fils.

— Je fis aussitôt un mouvement pour me lever. Il me retint avec un empressement qui enleva subitement à cet entretien son caractère paternel.

— Je ne soupçonnais guère alors à quel danger je m'étais naïvement exposée. J'ignorais la légèreté de meurs de l'homme dont vous ne m'aviez parlé qu'avec respect, et ne veux pas même aujourd'hui qualifier sa conduite à mon égard.

— Au moment où Mme de Curnil entra sans se faire annoncer, je repoussais avec surprise et douleur la démonstration outrageusement ridicule que m'infligeait son mari.

— Votre mère parut, me regarda, et de quel regard !... eut un rire qui me brisa le cœur et sortit.

— Vous avez tué mon honneur, dis-je froidement au comte en me dirigeant vers la porte.

— Je l'entendis marmotter je ne sais quelles excuses, auxquelles je dédaignai de répondre, et je sortis le front haut de cet hôtel, où je n'aurais jamais dû entrer.

— Le lendemain, après l'insulte parlée de votre père, m'arrivait celle de votre mère, écrite d'une encre féminine, faite de fiel. Enfin, votre départ et votre silence composèrent la vôtre, à